



PAR MARTIN VANIER
Professeur à l'École d'urbanisme de Paris

L'ALPAGE, C'EST TOUTE UNE HISTOIRE

Ces quelques réflexions de notre expert en géographie vous feront sûrement voir d'un autre œil l'herbe des alpages sur laquelle vous rêvez de vous prélasser.

Il faut parfois prendre la distance nécessaire pour bien lire le monde dans lequel on a grandi et dont on ne s'étonne plus. Pour ma part, je crois que j'ai vraiment compris ce que sont les Alpes en parcourant les Rocheuses, en touriste, un été, il y a deux décennies. Dans les Rocheuses, il n'y a pas d'alpages. Il n'y a pas de troupeaux pour les occuper et les justifier. Il n'y a pas de réseau de petits sentiers pour y accéder, ni de bergeries d'altitude, haberts ou autres « montagnettes ». Il y a bien une steppe d'altitude, équivalente de nos prairies d'altitude, mais elle est trop élevée pour avoir fixé des activités humaines. Les Rocheuses sont une chaîne de montagnes sauvages, partout couvertes de forêts denses jusque bien au-delà de 2000 m d'altitude, sans beaucoup d'accès, avec très peu de lieux habités – hors de l'héritage minier –, et un paysage somme toute assez fermé, bien que grandiose.

Les Alpes sont peut-être le seul grand relief dont le nom désigne aussi un espace d'activité, de travail, de production, l'espace des troupeaux et de ceux qui les

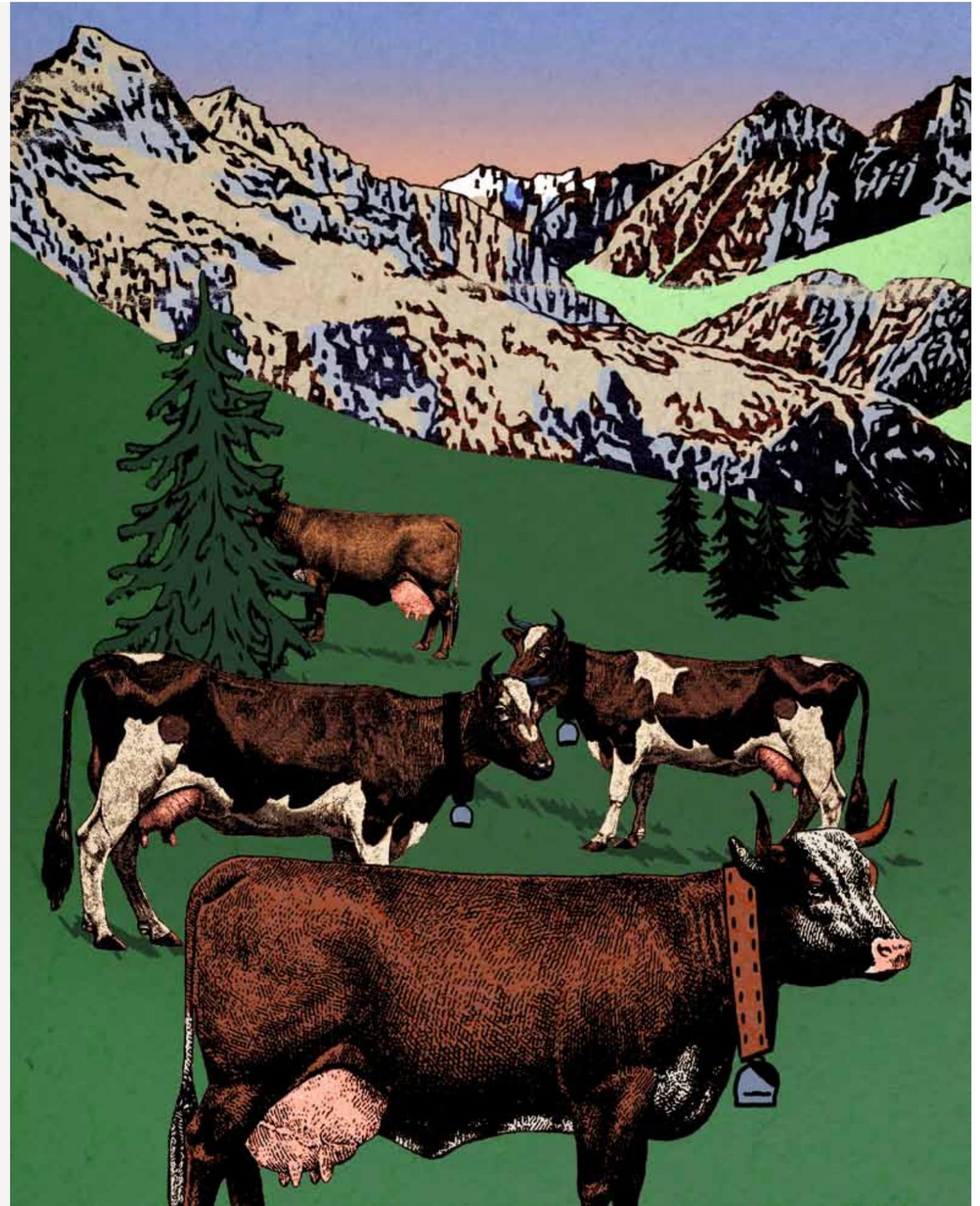
conduisent. Alpes d'alpages, elles le sont devenues par l'alliance des hommes et des bêtes. Le berger conduit le troupeau, et le troupeau dessine les Alpes. Deux cents générations de pasteurs d'altitude ont produit, peu à peu depuis l'âge du fer, ce paysage emblématique des Alpes que sont les alpages – de même en Pyrénées avec les estives.

On en compte 3 000 dans les Alpes françaises, où ils couvrent, en y ajoutant les parcours et les hivernages, presque le tiers de la zone du massif: de 44 % de la superficie des Hautes-Alpes à 21 % de celle de la Haute-Savoie. Les alpages sont plus nombreux, plus petits et plus bas dans les Alpes du Nord, plus étendus dans celles du Sud, où ils sont en gestion plus collective. En tout, ils rassemblent 5 000 à 6 000 actifs en plein été, pour environ 100 000 bovins – viande et vaches laitières – et un petit million d'ovins et de caprins. L'économie du pastoralisme alpestre ne manque pas de problèmes, du loup au réchauffement climatique en passant par la pression foncière. Mais c'est une économie plutôt dynamique

dans l'ensemble, en phase délicate pour ce qui est de l'activité ovine des Alpes-de-Haute-Provence et des Alpes-Maritimes, en confortement ailleurs, surtout pour le secteur laitier bovin.

REGAIN

Depuis quelques décennies, la profession se mobilise et trouve une reconnaissance et un soutien nouveaux dans la société. Un *Manuel des bergers d'alpage* a été édité en 2017, à l'initiative d'un collectif de citoyens (Aspir), d'associations de bergers des Alpes du Sud et de Provence, et de la communauté de communes du Champsaur-Valgaudemar. Apprentis bergers, voilà votre livre de chevet ! Un réseau de scientifiques, d'éleveurs et de bergers s'est constitué depuis 2003 à l'initiative du Parc national des Écrins, pour porter un programme d'observations sur les effets du changement climatique par le suivi d'une trentaine d'« alpages sentinelles ». Des associations foncières pastorales s'organisent et perpétuent ■■■



L'ALPAGE A SES RÈGLES ET SES LOIS, SES RESSOURCES ET SON HISTOIRE [...]. IL EST D'AUTANT MIEUX PARTAGÉ QU'ON LES CONNAÎT ET LES RESPECTE.

■■■ sous de nouvelles formes l'héritage des communs et des sociétés d'albergement (baux locatifs perpétuels). Une grande « enquête pastorale » mesure les changements en cours tous les quinze ans, depuis 1963. La dernière date de 2014.

Car contrairement à l'idée reçue, le pastoralisme alpestre n'est pas le sanctuaire de la tradition et de la perpétuation des gestes ancestraux. Dans sa thèse soutenue en 2017 à Chambéry, Marion Bajard a raconté l'histoire longue des alpages en exploitant l'archive des dépôts sédimentaires des lacs alpins. Le pastoralisme commence, certes, au Néolithique, par la pâture des prairies naturelles d'altitude: c'est d'abord une lente conquête « par le haut » de l'immense forêt alpine, pour étendre le royaume de l'herbe. Mais cette conquête s'interrompt à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge, avant de renaître au temps des « communs », à partir du XIII^e siècle, à partir de la Haute-Provence et du Briançonnais.

Se mettent alors en place la différence entre « petite montagne » et « grande montagne », et le système des remues. En « petite montagne », chaque famille garde ses bêtes et les conduit par un ou deux paliers temporairement habités (les « montagnettes ») vers la ressource disponible et étagée. En « grande montagne », s'organisent des grands troupeaux de différents propriétaires sous la conduite d'une équipe de bergers. Les deux principes coexistent pendant quelques siècles, selon les vallées et les massifs. Les régions de « petite montagne » vont rester relativement rétives aux formes de mise en commun, tandis que celles de « grande montagne » vont connaître un exode rural plus fort, quand se déploiera dans l'entre-deux-guerres « l'alpe de

société », avec ses éleveurs propriétaires extérieurs aux massifs et ses bergers salariés. Aujourd'hui, la « petite montagne » a disparu, mais les différences subsistent entre Alpes du Nord et Alpes du Sud. Il n'y a pas de berger en Haute-Savoie, où les alpages sont dix fois moins étendus que ceux des Hautes-Alpes.

REMUE

Une période nouvelle a sans doute commencé, qui reconnaît dans le pastoralisme une agroécologie avant l'heure... à savoir une activité économique en équilibre avec son milieu, qui l'entretient et l'aide à se reproduire, en même temps qu'elle en tire une valeur ajoutée. L'aspiration d'une partie de la jeunesse des villes à retrouver par là le sens de son existence et de sa fonction sociale rappelle une réalité intangible: il n'y a pas d'alpage sans lien, échange et interaction entre le « bas » et le « haut », le piémont et la montagne. Le pastoralisme dit d'altitude, c'est toujours un grand battement de bêtes et d'humains, à l'échelle de tout le massif et des régions environnantes: plus de 200 000 ovins remontent chaque année de la Provence et du Languedoc; 2 000 vaches laitières viennent pâturer d'Italie dans les alpages des Alpes-Maritimes, etc. Quant au métier de berger, s'il fascine une partie de la jeunesse

métropolitaine pour sa solitude, il accueille aussi une bonne part de travailleurs migrants, venus de l'Atlas, des Carpates ou des Balkans, qui en supportent les fortes contraintes.

L'Himalaya est, étymologiquement, « le royaume des neiges », et les Andes, celui des crêtes, en langue quechua. Mais les Alpes sont décidément une chaîne de montagnes humanisées, celles d'une Europe anciennement occupée et depuis toujours animée de ses mouvements, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, avec les Alpes en leur cœur. L'alpage en est la preuve concrète, le résultat anthropique d'une solidarité et d'une complémentarité maintenues à travers les âges entre populations alpines et populations voisines.

Tout cela fait sans doute beaucoup de savoirs et de pensées à garder en tête lorsque, cet été, nous nous « espadrons » dans le royaume de l'herbe, qui est avant tout celui de l'activité qui le fonde. Le malentendu peut être profond entre le touriste, qui pense parfois avoir atteint l'altitude de la liberté, et celles et ceux qui ont « emmontagné » ici pour vivre et travailler. Pour les premiers, l'alpage, c'est juste de l'herbe qui vous tend les bras, pour les seconds, il faut savoir jouer entre le « fin » et le « grossier », le « net » et le « repasse », le « queyrel » et le « nard », et donc trouver ses repères parmi les 40 à 80 espèces végétales au mètre carré. Combien de randonneurs s'égareront ainsi sur les « biais » tracés par les bêtes? Comme tout espace approprié, c'est-à-dire comme tout territoire, l'alpage a ses règles et ses lois, ses ressources et son histoire, sa trajectoire et ses acteurs. Il est d'autant mieux partagé qu'on les connaît et les respecte. ■

